

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 68 (1932)

Heft: 17

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : A. ROCHAT : *Histoire de la pédagogie*. — R. ZÜNDORF : *La classe nouvelle*. — PARTIE PRATIQUE : R. BERGER : *Une leçon sur les armoiries*. — CH. LUGEON : *Géographie économique de Suisse*.

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE¹

Plus que tout autre, ce titre vous a un relent de poussière ; s'il fait songer aux exhumations en masse de vieux écrits rongés par les mites, où les anciens sont censés avoir consigné leurs idées et les résultats de leur expérience, il fait penser aussi aux lentes et pieuses compilations de leurs successeurs, qui les ont interprétés, expliqués, trahis.

Et l'on se dit : une *histoire* de plus ne fera qu'augmenter la confusion : ou bien elle se bornera à rapporter ce que d'autres ont dit ; ou bien elle les contredira sur nombre de points. A qui donner tort ? A qui donner raison ?

En outre, depuis le temps où le crime de Caïn révéla le mauvais système d'éducation de nos lointains parents, — selon le pragmatisme, — le nombre des pédagogues a dû être immense ; comment parler d'eux tous avec quelque justice ?

J'ignore si M. Chevallaz s'est posé de telles questions ; mais son livre en est la meilleure réponse.

* * *

Une brève introduction fixe le plan de l'ouvrage et son but :

« Enseigner l'histoire de la pédagogie aux futurs maîtres d'école, c'est leur expliquer le problème pédagogique d'après les solutions qu'y ont données ceux qui les ont précédés et c'est faciliter leurs propres expériences en leur faisant connaître celles de leurs prédécesseurs.

» Afin que cette étude soit profitable, il convient donc d'abord de choisir, c'est-à-dire de renoncer délibérément à l'ambition de

¹ G. CHEVALLAZ : *Histoire de la pédagogie*. Un volume cartonné, 5 fr. — Librairie Payot & C^{ie}, Lausanne, Genève, Néuchâtel, Vevey, Montreux, Berne, Bâle.

tout connaître ; le temps réservé à cette discipline étant généralement limité, le maître doit se persuader qu'il vaut mieux donner une idée claire, précise et suffisante d'un petit nombre de sujets que de les traiter tous d'une manière superficielle.

» Il y a plus ; il est utile d'étudier à part et autrement les grands théoriciens de la pédagogie et les systèmes et auteurs de second plan.

» Pour bien connaître les premiers, le meilleur moyen est de lire, à défaut de leurs œuvres, au moins quelques fragments caractéristiques, d'y réfléchir, de comparer leurs idées avec celles qui ont cours aujourd'hui.

» Pour les autres, il suffit d'avoir une vision nette des principes ou des traits particuliers des systèmes »...

Pour réaliser son plan, M. Chevallaz a pratiqué des coupes rases dans le maquis des essais et des systèmes et regroupé autour des grands pédagogues ce qui était proprement leur bien. Il a allégé son manuel et permis de suivre facilement, à travers les âges, la succession et le développement des idées pédagogiques.

Il y a lieu de le féliciter pour cette bonne action.

En outre, il a innové : mettant en pratique ses idées sur la nécessité de puiser aux sources mêmes, il a donné, pour chacun des auteurs principaux, des textes suffisants et heureusement choisis, qui permettent une étude « sur le vif ».

Suit une brève analyse, en forme de résumé, destinée à guider l'étudiant dans ses recherches personnelles.

Cette manière de faire est particulièrement judicieuse. Elle stimule l'activité individuelle en maintenant toujours posé le problème qu'il s'agit de résoudre. Elle garde sous les yeux de qui veut bien lire, nombre de vérités dont *quelques-unes seulement* ont été appliquées jusqu'ici. Elle permet à tous, maîtres et amateurs, de se renseigner rapidement et de façon suffisante sur la presque totalité des problèmes de l'éducation.

* * *

C'est dire que l'ouvrage de M. Chevallaz est d'un très grand mérite. Pensé et écrit par un homme dont la tâche quotidienne est de former des maîtres, il révèle chez son auteur le souci primordial de leur être utile.

Ceci explique peut-être aussi la réserve qu'il a cru devoir garder

en face des problèmes actuels ; la difficulté de choisir entre des systèmes divers, dont tous ont leurs détracteurs et leurs coryphées, est certaine. D'ailleurs, il s'agit ici d'*histoire de la pédagogie* et ce qui est actuel n'est pas entré dans l'*histoire*.

Nul doute que ce manuel ne rende d'excellents services. Pour moi, je l'ai lu avec profit et — je tiens de le dire — avec plaisir. — Il m'a été précieux de pouvoir *renouer* quelques instants avec les vieux maîtres qui, en leur temps, furent des novateurs — qui le sont demeurés — et qui partagent avec nos hommes d'avant-garde le privilège d'être suspects.

D'autre part, la maëstria de M. Chevallaz à résumer une époque, nous permet d'espérer qu'un jour il donnera un complément à son ouvrage en brossant le tableau du mouvement pédagogique contemporain.

A. ROCHAT.

LA CLASSE NOUVELLE

Nous devons à l'obligeance de M^{me} Descœudres la traduction de cet article d'un collègue allemand, donné d'abord comme causerie au Radio-Berlin. M. Zündorf est chargé d'une classe mixte de 64 enfants de 9 à 10 ans dans une école primaire de Hohenlimburg, une petite ville de 17 000 habitants située en Westphalie, dans la partie méridionale du bassin de la Ruhr. (Réd.)

Tandis que les adultes qui doivent quitter leur logis en éprouvent ordinairement un sentiment de mélancolie, il est très frappant de voir que des enfants manifestent rarement rien de semblable en quittant une classe pour passer dans une autre. C'est facilement explicable : en fait, en Allemagne¹, une classe ressemble à une autre comme une goutte d'eau à sa voisine : ce sont les mêmes bancs alignés, les mêmes parois, ornées des mêmes objets scolaires, souvent le tout gris sur gris, terne, à Berlin comme à Breslau, à la ville comme à la campagne. Le tout si ancien que nos grands-pères n'ont rien connu d'autre et si « moderne » que l'on rencontre cela même dans les nouveaux bâtiments, à quelques honorables exceptions près. Dans tout cela, on a pensé à l'instruction bien plus qu'à l'enfant, à l'enfant jeune, plein de vie, qui doit passer dans ce milieu la moitié de sa jeunesse ! Les élèves, il le semble, en ont pris leur parti : ils n'ont souvent rien vu d'autre ! En est-on bien sûr ? Nos petits enfants n'ont-ils pas froid intérieurement dans ces locaux si peu avenants ? Il est temps que chaque maître se demande : « Est-il permis qu'une classe soit telle qu'un enfant n'y trouve pas chaleur, lumière et joie² ?

Paul-Georges Münch a dit : « La joie est tout ! » Voilà ce qu'on devrait lire sur toutes les écoles, car la joie est l'alpha et l'oméga de tout travail productif à l'école. Et combien l'aspect extérieur de la classe ne pourrait-il pas y contribuer

¹ Un peu partout ajouterons-nous (A. D.)

² Ceci n'est-il pas vrai deux fois plus encore pour tous les asiles, orphelinats, maisons d'éducation (nous ne voulons plus dire maisons de correction), où les enfants vivent comme internes ? (A. D.)

au lieu qu'on la laisse tomber dans un état qui rappelle une salle d'attente de IV^e classe.

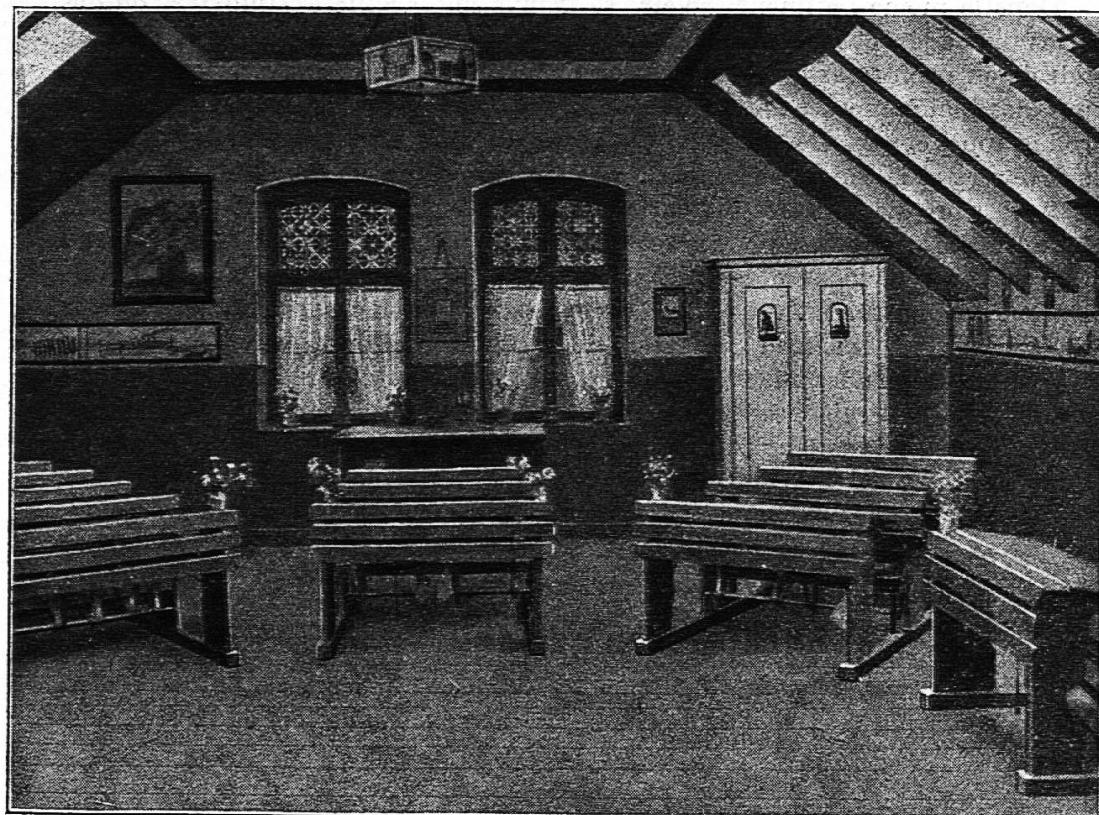
Cette transformation doit être le fruit d'une profonde conviction. C'est un fait bien connu que l'influence du milieu sur l'individu : il peut l'abaisser ou l'élever. Il est peu d'hommes qui travaillerait aussi bien dans un milieu nu et froid que dans une pièce « *gemütlich* » et confortable. La joie au travail, chez l'enfant comme chez l'adulte, dépend à un haut degré de la disposition d'esprit. Elle s'accroît dans un local où l'œil peut se reposer sur de belles formes et des couleurs gaies. En notre époque de misère et d'économies, il ne s'agit nullement de gaspiller les deniers publics ; point n'est besoin d'argent, mais bien d'un peu d'amour pour la bonne cause et d'un peu de courage pour rompre avec de vieilles habitudes scolaires.

Ayant effectué cette transformation de ma classe l'an dernier, je voudrais en raconter quelque chose à l'aide de quelques clichés. Mon premier cliché représente la classe telle qu'elle était autrefois, tous les bancs alignés, ce qui rend déjà difficile que maîtres et élèves s'y trouvent à l'aise. Ce qu'elle avait de mieux, c'était l'abondance de fenêtres et ses vastes dimensions ; nous avons pu disposer les bancs en demi-cercle autour de la classe, ce qui a le grand avantage de permettre à des enfants habitués à travailler en commun, de mieux se parler entre eux. Par là aussi, le centre de la classe, comme dans la chambre familiale, devient la grande table où l'on se réunit pour le travail manuel ; ou bien, à d'autres moments, pour des danses rythmiques ou des représentations, (le « *public* » prenant place sur les bancs d'alentour) ou encore pour tracer sur le sol des plans ou des cartes géographiques.

Sur toutes les tables sont des fleurs ; pour éviter que les vases ne se renversent, les enfants ont fabriqué, au moyen de fils de fer entourés de soie de couleur, des supports légers. Ainsi les enfants voient défiler toutes les fleurs de la saison, et rien ne donne un caractère aussi familial à la classe. Le pupitre du maître est relégué dans un coin, au lieu d'être comme autrefois le centre des regards des élèves. Aujourd'hui, le maître se sent plus heureux dans le rôle de serviteur que dans celui de dominateur. L'estrade devenue libre, se prête à merveille à des représentations dramatiques ou à un théâtre de marionnettes.

Bien entendu, la décoration proprement dite de la classe demanda un sérieux effort : il fallait voir avec quelle joie, les après-midi de liberté, les élèves arrivaient, vêtus de blouses ou de grands fourreaux, pour raboter, scier, coller, découper, peindre. La pire punition consistait à les priver de cette collaboration ! Après un mois, la classe était méconnaissable. Au-dessus d'une rangée de fresques où se révélait toute la naïveté, parfois le talent ou le charme des dessins enfantins, l'œuvre principale consistait en reproductions, découpées à la scie, des animaux de Hans Slavos : la série en comprend 24 ; l'artiste les a dessinés en une heure et demie, telle est sa prodigieuse habileté ! Passés à la couleur noire, et posés sur un fond de carton blanc, chacun est accompagné de légendes composées par les enfants : « *Ici paît sur la prairie Lise, la vache bariolée* » ; « *Le chasseur a tué le lièvre. Sa pauvre petite femme reste désolée* », etc. Les enfants ont aussi confectionné un écriteau qui indique bien l'esprit de la classe :

*Ne dis jamais : je dois !
Dis : je veux.
Et ainsi ce que tu dois faire
Te deviendra un jeu facile.*

Ancienne classe**Classe nouvelle**

Les lettres sont découpées en carton doré, et collées en un cadre. Les élèves ont aussi confectionné un porte-clés, mais surtout une lampe magnifique, d'où tombe sur la classe, au crépuscule, une lumière de fête. Elle est formée d'une armature carrée, faite de lattes de bois, dont les quatre côtés de 35 cm. sur 12 de haut, sont ornés de dessins par les enfants les plus doués. Le plus grand soin a été apporté à la décoration des fenêtres : plantes, frises, transparents, les égaient, tandis que de plus grands dessins, dus aux élèves plus doués, et un calendrier perpétuel artistique complètent la décoration murale. Les découpages en papier de couleur sont du plus heureux effet. Les clichés ci-joints ne rendent que très imparfaitement la transformation puisqu'il y manque la couleur, qui est justement l'essentiel. Ajoutons qu'il est bon de ne pas arriver à un bariolage excessif, et qu'il vaut mieux s'en tenir à deux couleurs : le jaune et le bleu, par exemple. Enfin, d'un vieux pupitre, grâce à de multiples instruments et à des travaux suivis, la classe est parvenue à faire une table-bahut, où sont enfermés les outils et le matériel nécessaires au travail manuel.

On objectera que la classe doit être un lieu de travail et non d'agrément seulement. Mais il est beaucoup d'objets scolaires qui sont d'autant mieux regardés par les élèves qu'ils ne sont pas toujours sous leurs yeux.

Même sur l'écriteau extérieur de la classe, le numéro de la salle et le nom du maître ont été remplacés par un écriteau « nid d'hirondelles », accompagné d'une illustration ad hoc. Et vraiment, il est difficile de décrire combien nous nous sentons au chaud dans notre classe embellie comme en un doux nid.

Je n'ignore pas que, dans certains bâtiments modernes, les choses ont été un peu améliorées, mais, en général, la nouvelle salle d'école sera moins l'affaire de l'architecte que celle du maître d'école. Il s'agit surtout d'adapter les locaux, l'école où l'on vit, remplaçant celle où, trop longtemps, on a seulement appris.

Dans le même bâtiment scolaire se trouve une « Salle Pestalozzi », où des élèves plus âgés, et beaucoup plus entraînés, ont exercé leurs talents : c'est un endroit où professeurs ou élèves peuvent se réunir, de même que les parents, pour des conférences ou des auditions musicales ou autres. Les fillettes ont brodé nappes et tapis, les garçons ont exécuté des linos et des dessins, notamment sur l'œuvre et la vie de Pestalozzi.

Il va sans dire que les indications données ici ne prétendent nullement à être des règles uniformes pour la transformation de la salle d'école. Tout dépend des circonstances locales, de l'âge et des capacités des élèves, et aussi de l'inspiration du maître. Il faut tenir compte de ces trois facteurs pour que l'école devienne véritablement la réalisation de la communauté qui travaille et vit au milieu d'elle. Que les maîtres, qui ont si longtemps considéré comme chose toute naturelle l'embellissement de leur propre demeure, transportent ce même désir du mieux dans leur classe ; elle deviendra alors toujours plus, pour eux et pour les enfants qui leur sont confiés, une véritable maison, un véritable coin de leur patrie.

Robert ZÜNDORF (Hohenlimburg).

PARTIE PRATIQUE

UNE LEÇON SUR LES ARMOIRIES

Interrogez vos souvenirs d'enfance, vos amis et la jeunesse de nos écoles, et vous conviendrez qu'il n'est personne qui ne se soit, une fois ou l'autre, pas-

sionné pour les armoiries. L'école ne devrait-elle pas tirer parti de cet intérêt si puissant dans les leçons d'histoire et de dessin par exemple ?

L'Éducateur du 27 novembre 1926 a déjà publié un article fort suggestif là-dessus, invitant les instituteurs à consacrer à l'héraldique quelques leçons de dessin et de travaux manuels. Il faut toutefois remarquer que la préparation de telles leçons exige une documentation longue et difficile à rassembler. Dans l'article que voici nous avons précisément cherché à condenser les renseignements les plus essentiels sur la science si compliquée de l'héraldique pour une leçon destinée aux degrés intermédiaire et supérieur.

Matériel d'enseignement. — Collectionner tous les exemples d'armoiries qu'on pourra trouver : cartes de l'*Armorial des communes vaudoises*, vignettes de café Hag, gravures de la *Feuille des Avis officiels* du Canton de Vaud, timbres Pro Juventute, etc.

Explications à donner aux élèves. — Au point de vue pédagogique, ce serait une grande faute de faire copier sans explications des armoiries aux élèves, en se contentant de surveiller l'exécution du dessin. L'héraldique est un art si intéressant, si riche d'enseignements que l'utilité de la leçon sera considérablement accrue si l'on fait précéder le dessin d'un exposé tel que le suivant.

Grâce aux efforts de quelques personnalités romandes, l'héraldique a été heureusement remise en honneur dans notre pays depuis quelques années. Plusieurs ouvrages importants ont été publiés tout récemment, en particulier le grand *Armorial des communes vaudoises*, dont le dernier fascicule vient de paraître (mars 1932).

A propos de cette publication, nous rappelons que les éditeurs à l'instar de ce qui se fait dans le canton de Fribourg, avaient mis dans le commerce, collées sur cartes postales, les armoiries en couleurs de nombreuses communes vaudoises. Les résultats ont été tout à fait décourageants. Dans la plupart de ces localités il est aujourd'hui impossible d'obtenir la carte postale donnant les armoiries de l'endroit : « Personne ne l'achetait, nous explique le papetier, c'est pourquoi j'ai fini par renvoyer tout le stock à l'éditeur ». En revanche le même papetier vend tant qu'il veut des cartes montrant un bellâtre aux cheveux pommadés, en pamoison devant une Carmen habillée en Jeanne d'Arc et peinte en rose bonbon ! C'est à désespérer de l'art dit « populaire » !

Nous croyons que l'école pourrait contribuer dans une plus grande mesure à développer le goût du peuple en intéressant davantage la jeunesse aux arts décoratifs en général. Nous reprendrons ce sujet une autre fois.

En ce qui concerne l'héraldique, il faut éviter d'écraser l'enfant sous une érudition aussi pédante qu'inutile, en lui expliquant cette science avec toutes ses complications. Inutile, par exemple de lui exposer toute la page en couleurs du dictionnaire Larousse ! Il ne faut lui donner que les *éléments* de l'héraldique, dans l'intention bien plus de l'intéresser à cet art que de lui faire digérer d'un seul coup toutes les règles du blason.

Origine de l'héraldique. — De tout temps, les hommes ont inventé des signes pour symboliser une idée ou un groupement d'individus (par exemple la croix des chrétiens, l'aigle des Romains), mais ce n'est qu'au *moyen âge* ou plus exactement aux *croisades* qu'a été vraiment créée l'héraldique. (Les lois mêmes du blason ont été codifiées beaucoup plus tard.)

Très intéressante cette origine : les croisés qui partaient pour la Palestine se couvraient la tête d'un casque. Mais bientôt ce casque ne parut pas être une protection suffisante ; on inventa alors le *heaume*, casque qui couvrait toute la tête jusqu'au cou et qui n'était percé que de quelques trous pour les yeux et la bouche. C'est ce heaume qui a forcé à créer les armoiries.

En effet, à cause du heaume, les guerriers ne pouvaient plus se reconnaître ; amis et ennemis, tous étaient confondus. Pour empêcher cette confusion, on imagina de fixer sur les boucliers des bandes d'étoffe, de cette étoffe dont étaient faits les habits des guerriers dans la vie civile. Cette coutume, créée par la nécessité, se généralisa : de père en fils on se transmettait les mêmes couleurs. On croit souvent que les armoiries constituent un signe de noblesse ; c'est une erreur ; bien des bourgeois en ont d'authentiques, qui remontent au moyen âge. A cette époque chacun s'en octroyait avec la plus grande facilité.

Comme c'était un signe distinctif, chacun cherchait à ce que son armoirie ne ressemblât pas à celle de son voisin. Ce n'est que plus tard que les armoiries ont été concédées par des souverains et encore celles-ci ne sont-elles qu'une infime minorité.

Dans les tournois, les chevaliers se faisaient annoncer au son du cor. Le héraut d'armes, après avoir sonné du cor, décrivait les armoiries de ceux qui se présentaient pour la lutte. Il les *blasonnait* suivant les lois fixes du blason.

Et maintenant comprenez-vous l'origine des termes héraldiques ?

Héraldique vient du mot *héraut* (autrefois : *héault*) ; c'est la science de celui qui décrit les armoiries. *Blason* nous vient de l'allemand *blasen*, qui signifie souffler, sonner du cor. *Armoirie* vient du latin *arma* qui signifie armes. Les armes du guerrier étaient dessinées et peintes primitivement sur le *bouclier* ou *écu*. Cet écu (d'où est venu notre mot *écuyer*, serviteur portant l'écu) était pointu à sa partie inférieure, c'est pourquoi on a conservé l'habitude de figurer les armoiries sur une surface se terminant en pointe.

En passant, nous signalons aux élèves une erreur très répandue chez nous : On parle toujours des *écussons*, alors qu'il faudrait dire des *écus*. En héraldique un *écusson*, comme son nom l'indique, est un petit écu placé généralement au centre de l'écu (voyez fig. 12). Ne parlons donc plus des *écussons* des cantons, mais des *écus*, et nous éviterons ainsi de faire dresser les cheveux sur la tête des héraldistes !

La forme de l'écu. — (Ici le maître dessine au tableau noir les figures 1 à 6 de notre planche pour accompagner ses explications.)

Tout d'abord triangulaire, comme le bouclier du moyen âge (fig. 1), l'écu prend bientôt diverses formes suivant les pays et les époques. A la Renaissance on le dessine souvent avec une encoche à gauche (fig. 2). Cette encoche existait réellement sur le bouclier ; elle permettait au chevalier d'y faire passer la lance en combattant. Plus tard, les artistes ajoutèrent de l'autre côté une seconde encoche, sans doute par amour pour la symétrie ; d'où la forme de la fig. 3 adoptée dans nos manuels scolaires. Au XVI^e siècle apparaissent les écus presque carrés (fig. 4), dont la ligne inférieure dessine une accolade renversée. Cette forme fut préférée surtout quand on se mit à combiner plusieurs armoiries sur le même écu (dans le cas où deux ou plusieurs familles s'alliaient. Les armes sont dites alors à 2, 3, 4 et même 16 quartiers). Avec la multiplication des motifs, l'écu pointu n'offrait plus assez de place et l'on adopta donc les formes des

fig. 4 (surtout en France) et 5 (surtout en Angleterre). En Suisse nous avons des exemples d'armoiries combinées dans les écus des cantons de Bâle et d'Unterwald, où l'armoirie de chaque demi-canton est venue se placer de chaque côté d'un axe. D'autres fois, une des deux armoiries est venue se placer dans un *écusson* posé à l'intérieur de l'autre écu (ancien écu des Grisons).

Au XVIII^e siècle, sous l'influence du style Louis XVI qui tendait à la simplicité, on reprit la forme primitive de la fig. 6. C'est cette forme qui a été adoptée par le canton de Vaud en 1803 pour son sceau officiel, car à cette époque le style régnant chez nous était encore le Louis XVI.

Divisions de l'écu. — Pour comprendre les termes consacrés en héraldique il faut se représenter l'écu tel qu'il était tenu par un guerrier placé derrière. La moitié gauche de l'écu est appelée *dextre*, parce qu'elle était placée, pour le chevalier, à *droite* (fig. 15) ; la moitié droite est la *senestre* ; le centre s'appelle le *cœur* ; la partie supérieure est le *chef*, parce qu'il figure la tête, tandis qu'à l'opposé se trouve la *pointe*.

L'écu est *plein* quand le fond est d'une seule couleur ; il est dit *parti* (du vieux français *partir*, partager, qui se retrouve dans « répartition ») quand il est divisé en deux parties égales par une verticale (fig. 8), *coupé* quand la division est horizontale (fig. 7), *tranché* quand une ligne le fend de gauche à droite en descendant (fig. 9, canton de Zurich), *taillé* quand il est fendu dans le sens contraire (fig. 10), *écartelé* quand il est divisé en quatre parties égales appelées *quartiers*. (fig. 11)

La division en trois parties égales peut donner le *pal* (fig. 27, Neuchâtel), la *fasce* (fig. 26, Zoug), la *bande* (fig. 24, Berne), la *barre* (fig. 23). La combinaison de la *fasce* et du *pal* donne la *croix* (fig. 28, Italie), celle de la *barre* et de la *bande* donne le *sautoir* (fig. 34) et le *chevron* (fig. 25).

Les couleurs. — Les couleurs employées en héraldique ont toujours été peu nombreuses. La raison en est facile à comprendre : pour qu'on puisse distinguer les armoiries *de loin*, il faut que les couleurs soient bien différenciées et le dessin très lisible, d'où simplification extrême des motifs figurés. Cette loi a dû être observée aussi de nos jours quand on a voulu créer les signaux pour la circulation.

Nous avons vu que les couleurs furent figurées sur les écus tout d'abord au moyen de bandes d'étoffe. Ce procédé n'étant pas très solide, on se mit à *peindre* les boucliers avec des couleurs d'email ; c'est pourquoi, encore aujourd'hui, on parle des *émaux* d'un écu.

Pour désigner les différents émaux, de même que pour les divisions de l'écu, l'héraldique emploie des termes bien archaïques, mais combien savoureux ! Il faut les connaître. Tout d'abord les émaux se divisent en *couleurs* et en *métaux*. Les émaux sont :

Le *gueules* ou rouge (du persan *ghul*, rose) ;

Le *sinople* ou vert (du latin *sinopis*, fer oxydé de Sinope, ville d'Asie) ;

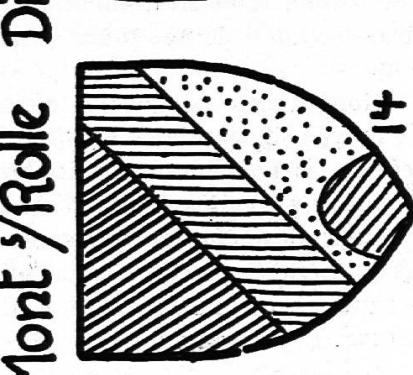
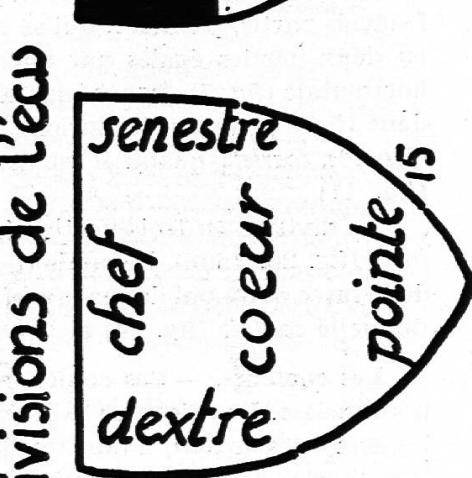
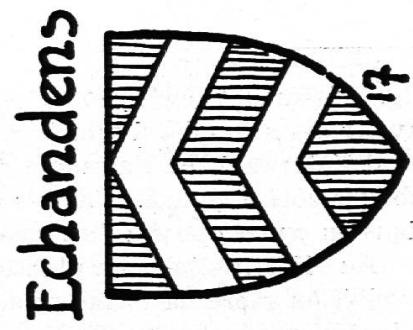
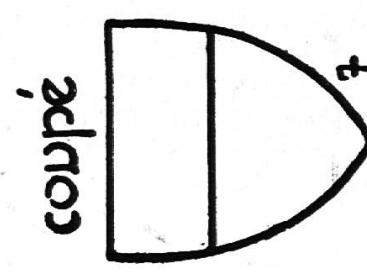
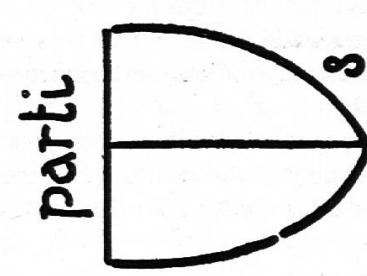
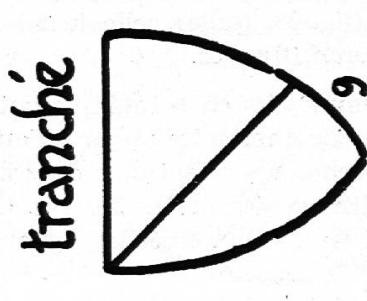
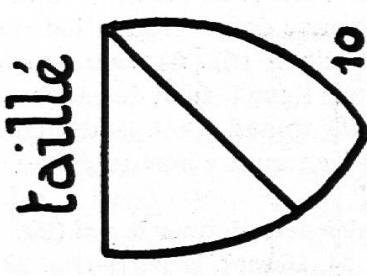
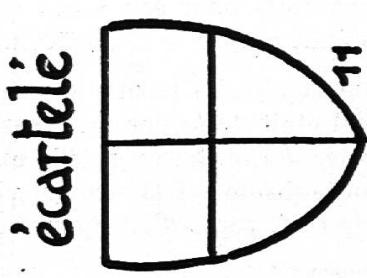
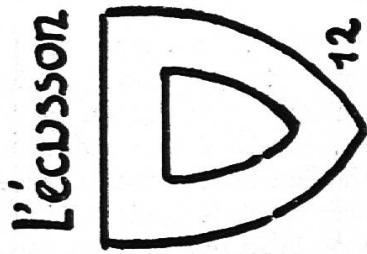
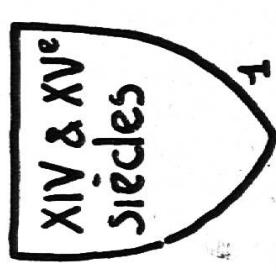
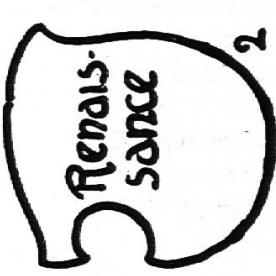
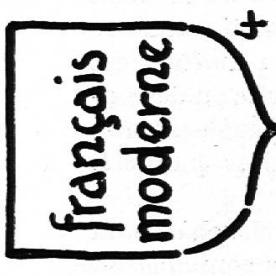
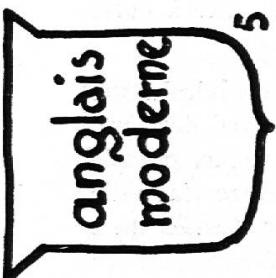
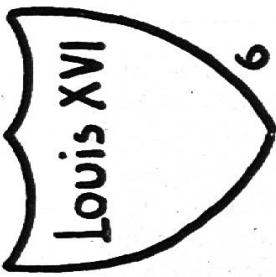
L'*azur* ou bleu ;

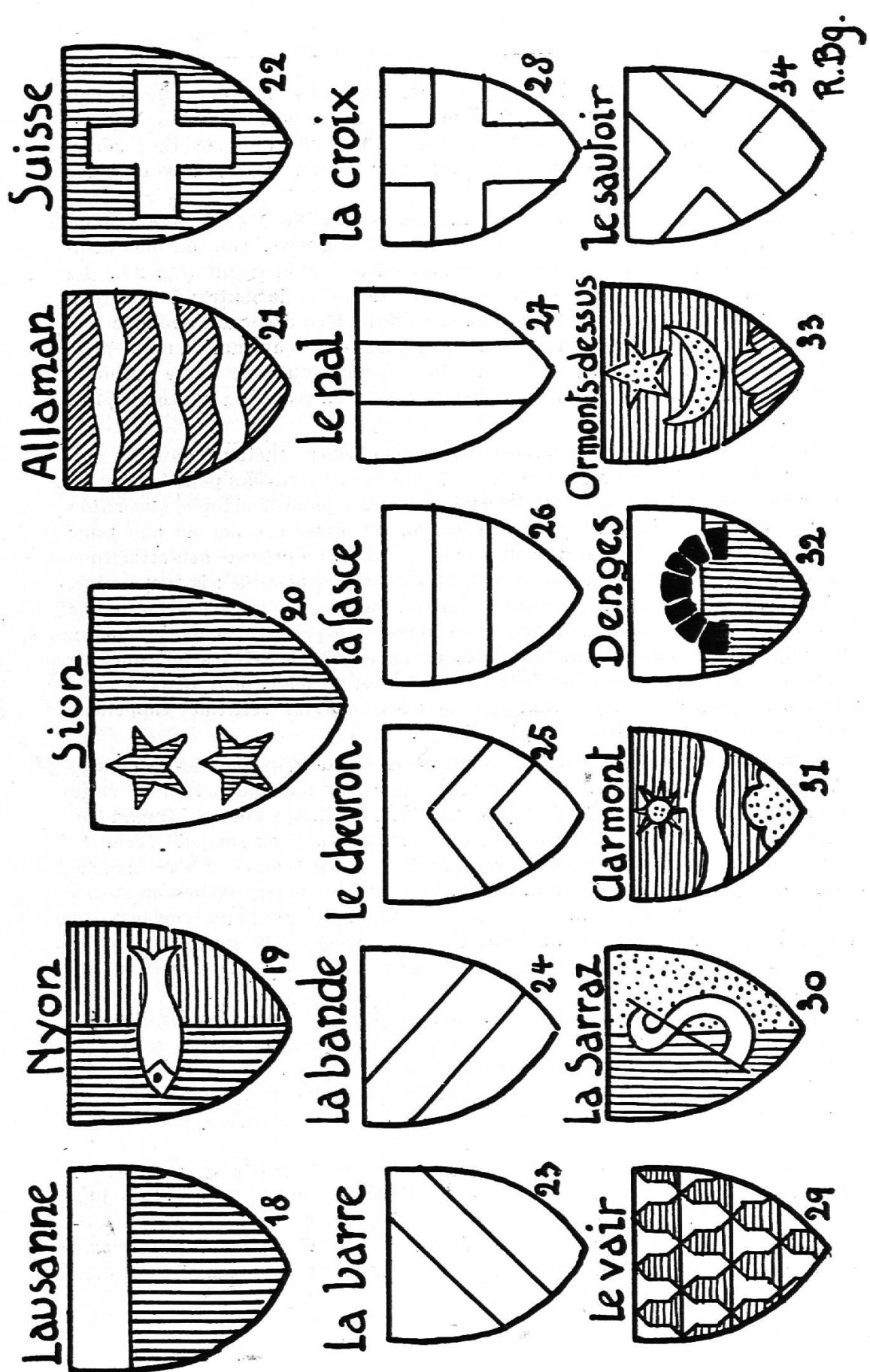
Le *sable* ou noir ;

(on peut laisser de côté l'email *pourpre* peu usité chez nous).

Les métaux principaux sont :

L'*or*, ou jaune, et l'*argent*.





Pratiquement, pour peindre le *gueules*, on prend le vermillon (et non le carmin), pour l'*azur* de l'outremer ou du cobalt (éviter le bleu de Prusse, qui est beaucoup trop dur). Pour l'*or*, on prend de la dorure, sinon du jaune orangé, enfin l'*argent* se rend par une couleur argent livrée par le commerce, sinon par du blanc pur.

Il faut éviter de trop charger la mémoire des élèves ; c'est pourquoi on laissera de côté les *fourrures*, presque inconnues chez nous. Tout au plus mentionnera-t-on la principale, le *vair*, composé d'*azur* et d'*argent* (fig. 29). Le *vair* était au moyen âge une fourrure composée de dos et de ventres de l'écureuil gris (*vair* vient du latin *varius*, varié). Cet assemblage de peaux explique fort bien le dessin héraldique. Signalons en passant aux élèves une amusante méprise consacrée par la tradition : dans le conte de Cendrillon, on parle d'une pantoufle de *verre*, chaussure qui eût été bien incommoder ; en réalité la pantoufle était de *vair*.

Les hachures. — Pour figurer les émaux (couleurs et métaux) dans les gravures en noir, on se sert habituellement de hachures : *verticales* pour le *gueules*, *horizontales* pour l'*azur*, *obliques* descendant à droite pour le *sinople*, *quadrillées* pour le *sable*. (Aujourd'hui le *sable* s'indique de préférence par du noir pur ; voyez fig. 16.) Enfin l'*or* est désigné par un *pointillé*. Ce procédé peu esthétique est fort réprouvé des héraldistes ; on l'évitera le plus possible ; le moyen âge, qui fut la belle époque de l'héraldique, ne l'a jamais connu. C'est un moine italien, Pietro Santa, qui l'a inventé en 1636 pour pouvoir représenter les émaux en sculpture sur les monuments et les tombeaux. Si les élèves ont quelque peine à se rappeler la signification des hachures, on peut, pour deux d'entre elles, leur signaler un moyen mnémonique : les hachures verticales rappellent le feu (rouge) et les horizontales l'eau (bleu).

Comment blasonner. — Le blasonnement ou description des armoiries est une opération pleine d'intérêt pour les enfants qui apprécieront tout de suite la précision, l'exactitude et le pittoresque des vieilles formules. Quand on blasonne, on indique tout d'abord la couleur du *champ* ou fond de l'écu. Si celui-ci est divisé, c'est toujours la couleur du haut ou celle de dextre (gauche pour nous) qu'on nomme en premier lieu. Puis on désigne les *meubles* ou motifs posés dessus, en disant : à... Si le meuble s'étend sur plusieurs couleurs, on ajoute l'expression : *brochant*... Ainsi l'écu de Nyon se blasonne (fig. 19) : *Parti de gueules et d'azur, à une perchette d'argent posée en fasce, brochant sur le tout*.

Celui d'Echandens se blasonne (fig. 17) : *De gueules à deux chevrons d'argent*.

Celui de Denges (fig. 32) : *Coupé d'argent et de gueules au pont de sable brochant sur le tout* (le meuble rappelle le pont sur la Venoge).

Celui de Sion (fig. 20) : *Parti d'argent et de gueules, chargé au premier de deux étoiles de gueules*. (Les étoiles sont placées sur la première partie mentionnée, d'où l'expression : au premier.)

Certains motifs reviennent fréquemment dans les armoiries de notre pays. En premier lieu les *monts*. Près de la moitié des écus de la Suisse allemande portent un mont. Quant à celui à trois mamelons, on dit qu'il est à trois *coupeaux*. Ormonts-dessus se blasonne (fig. 33) : *D'azur au croissant d'or surmonté d'une étoile du même (c'est-à-dire du même métal) et accompagné en pointe d'un mont à trois coupeaux de sinople*.

Les fasces ondulées ou *ondées* rappellent toujours une rivière passant par la localité. Très fréquentes dans les armoiries vaudoises. Ainsi Allaman, pour rappeler l'Aubonne porte : *De sinople à trois ondes d'argent* (fig. 21).

Quand les couleurs sont interverties de chaque côté d'un axe, on emploie l'expression : *de l'un en l'autre* (ex. : Valais). Morges, pour rappeler qu'elle doit sa fondation aux ducs de Savoie, a conservé leurs couleurs, *gueules* et *argent*, et là-dessus elle a placé deux ondes rappelant le Bief et la Morges qui coulent à l'est et à l'ouest de la ville ; son écu se blasonne (fig. 13) : *Coupé d'argent et de gueules à deux fasces ondées de l'un en l'autre*.

Très souvent les armoiries sont *parlantes*, c'est-à-dire expliquent le nom. Voyez par exemple le soleil et le mont de *Clarmont* (fig. 31), le soleil de *Lucens* (latin *lucere*, luire), le mont de *Mont-sur-Rolle* (fig. 14), les jumeaux de *Gimel*, etc.

Par suite de l'ignorance des lois de l'héraldique, on a quelquefois compliqué des armoiries d'une manière ridicule ; l'ancien écu des Grisons encore figuré sur les manuels scolaires en est un bel exemple. On sait que tout récemment, en mai 1932, le Grand Conseil de ce canton a adopté un nouvel écu beaucoup plus simple, dont on trouvera le dessin dans la revue *L'Illustré* du 2 juin 1932 (p. 682).

Premier exercice à faire avec les élèves. — Après avoir dessiné quelques écus très simples au tableau noir, le maître demande aux élèves de les blasonner suivant les termes consacrés ; il rectifie les formules trouvées, en s'appuyant sur le blasonnement officiel. Par exemple :

La Sarraz (fig. 30) : parti de gueules et d'or au S d'argent brochant sur le tout.

Lausanne (fig. 18) : de gueules au chef d'argent.

Leysin (fig. 16) : coupé de sable et d'or, à un sapin de sinople brochant sur le tout et posé sur deux monts du même (les deux monts rappellent les tours d'Aï et de Mayen).

Mont-sur-Rolle (fig. 14) : tranché de sinople et d'argent, à la barre (fig. 23) de gueules brochant ; en pointe un mont du premier (c'est-à-dire de la première couleur nommée).

On peut aussi faire blasonner les armoiries cantonales figurées dans les manuels d'histoire et de géographie. Par exemple :

Lucerne : parti d'azur et d'argent.

Zurich : tranché d'argent et d'azur.

St-Gall : de sinople aux faisceaux d'argent, à la bande du premier.

Zoug : d'argent à la fasce d'azur.

Sur la couverture de l'*Educateur*, on trouve encore :

Genève : parti d'or à l'aigle de sable et de gueules à la clé d'or.

Berne : de gueules à la bande d'or chargée d'un ours de sable.

Fribourg : coupé de sable et d'argent.

Vaud : ces armoiries ont été souvent critiquées au point de vue héraldique. Elles ont été créées à une époque qui faisait fi des lois du blason et qui abusait des allégories et des devises. M. Galbreath, dans son *Manuel d'héraldique* (Editions Spes), rappelle que les devises ne doivent pas figurer sur l'écu, mais s'inscrire sur un ruban placé en dehors. Le *Post tenebras lux* de Genève a donc une place justifiée.

Suisse. Les armoiries de la Confédération se blasonnent : de gueules à la croix alésée d'argent.

En heraldique, une croix ordinaire doit toucher les bords de l'écu (fig. 28) ; c'est pourquoi, dans le blasonnement de l'écu suisse, il faut spécifier que la croix est *alésée*, c'est-à-dire allégée, raccourcie.

Sait-on que la forme de cette croix a suscité de violentes querelles il y a cinquante ans ? Elle avait beaucoup varié au cours des siècles, mais quand l'armée fédérale fut créée, il apparut nécessaire d'uniformiser les croix des nouveaux drapeaux de bataillon. Pourtant, ce n'est qu'en 1889 que l'Assemblée fédérale fixa la forme exacte de cette croix, en prescrivant que les branches doivent être *de un sixième plus longues que larges*. Cette décision provoqua de violentes polémiques, plus violentes même que celles qui agitèrent dernièrement nos collègues neuchâtelois à propos des armoiries de leur canton sur la couverture de *l'Éducateur* ! Une pétition lancée dans toute la Suisse demandait qu'on adoptât la croix à cinq carrés égaux ; mais après enquête, l'Assemblée fédérale maintint sa décision, la forme adoptée étant celle du grand sceau de la Confédération de 1815 (voyez le *Manuel d'histoire suisse*). Il va de soi que cette forme de croix doit être prescrite aux élèves afin qu'ils évitent des représentations fantaisistes dans leurs dessins.

La leçon de dessin. — Après ces quelques exercices oraux de blasonnement, le maître fait dessiner aux élèves, sur une feuille de dessin et à main levée, deux ou trois écus dont le choix est laissé au gré de chacun. Puisque toutes les classes primaires ont des couleurs à disposition, les émaux seront *peints* au lieu d'être indiqués par des hachures, l'effet sera beaucoup plus décoratif.

Pour les *métaux* (or et argent) on utilisera si possible des tablettes d'argent et de bronze qu'on trouve à bon compte dans le commerce ; à défaut de quoi l'or sera figuré par du jaune et l'argent par du blanc. Peindre avec des tons francs et bien unis. Pour le rouge, il faut éviter de prendre du *carmin* qui jure trop souvent avec le vert. Préférer le vermillon, plus exact au point de vue heraldique ; le carmin légèrement violacé figure en effet une autre couleur, le *pourpre*.

R. BERGER.

N. B. — Nous tenons à remercier ici, vivement, M. Th. Dubois, bibliothécaire cantonal, une des plus grandes autorités en matière d'heraldique, qui a bien voulu examiner le manuscrit de la présente étude et en contrôler tous les détails.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE DE SUISSE (*Suite*).¹

CLIMAT

Pression atmosphérique.

A l'altitude de 500 m., la pression atmosphérique est de 718,5. Il existe un maximum local dans la région alpestre ; l'isobare au niveau de 500 m. passant par Genève, Zurich, Munich, Graz, Martigny englobe la région européenne centrale où la pression atmosphérique est *supérieure* à 718,5. Au sud des Alpes (Tessin), est un *minimum* local qui provient du réchauffement plus considér-

¹ Voir *Éducateur* N° 13.

rable des vallées méridionales et de leur fermeture au nord par la muraille des Alpes. Il est donc sans importance puisque les Alpes qui en sont la cause déterminante écartent son influence du gradient barométrique. A l'intérieur de la Suisse, les différences de pressions sont à peu près nulles.

Précipitations atmosphériques.

Elles sont un des éléments climatiques les plus importants. Contrairement à la croyance générale, *le minimum des précipitations est en hiver* ; en été, la quantité d'eau tombée est beaucoup plus considérable.

Trois zones dites sèches comprenant Genève-Morges, puis La Sarraz-lac de Neuchâtel-Lyss, enfin Eglisau-Steckborn et canton de Schaffhouse, reçoivent moins de 90 cm. d'eau annuellement. L'augmentation vers le Jura atteint son maximum de 140 cm., dans la Vallée de Joux ; vers les Préalpes, les précipitations aqueuses sont plus fréquentes encore. *Le maximum indéterminé*, entre 200 et 300 cm, est dans les massifs de l'Aar, du Gothard, de l'Adula.

Les hautes montagnes sont effectivement des laboratoires d'orages.

Lugano reçoit 170 cm. bien qu'ayant un nombre de jours pluvieux inférieur à ceux du Plateau.

Notre climat est fortement influencé par cette fréquence de précipitations aqueuses (pluies, brouillards, neige, grêle) et par leur abondance relative.

Le 75 % du sol suisse reçoit plus de 1000 mm d'eau.

Irlande 65 % ; Angleterre 35 % ; France 8 % ; Allemagne 3 %.

Le 20 % du territoire reçoit entre 850 et 1000 mm.

Le 5 % du territoire reçoit moins de 850 mm.

Allemagne 90 % dans ce dernier cas ; France 82 %.

Ces circonstances naturelles ont orienté le pays vers la *production fourragère*.

Quelques comparaisons. — Sahara, Arabie nord, Iran, Thibet, Kamtchatka, le centre de l'Australie, bassin du Mackenzie, reçoivent moins de 20 cm. d'eau annuellement. Sierre reçoit 560 mm. ; Bâle 800 mm. ; Genève 900 mm. ; Lausanne 980 mm. ; Berne 1000 mm. ; Zurich 1200 mm. L'embouchure du Niger, le sud de l'Himalaya, les îles de la Sonde reçoivent entre 2 m. et 18 m.

Température. — L'Europe occidentale appartient aux contrées les plus favorisées de la terre ; elle est en effet située à l'est de l'Atlantique qui donne naissance aux courants du sud-ouest, donc *chauds et humides*. L'influence bienfaisante de la mer se fait sentir dans notre pays. La Suisse, est, en effet, le pays de transition pour les climats entre l'ouest côtier et l'Europe continentale. Si son climat est plus rude que celui de contrées de même latitude, c'est une conséquence de l'altitude moyenne élevée. Ce climat a du reste assuré à ses peuples une réelle vigueur, leur donnant une cohésion, donc une puissance économique plus grande, qui ont compensé l'exiguïté du territoire.

La température moyenne (obtenue en prenant chaque jour la température à 1 m. du sol, à 7 heures, 13 h., 21 h.), est de 8,5° C, pour Zurich ; 8,1° pour Berne ; 8,2° pour Aarau ; 9,5° pour Bâle ; 7,1° pour St-Gall ; 8,9° pour Neuchâtel ; 9,6° pour Genève ; 8,9° pour Lausanne ; 10,10° pour Montreux ; c'est-à-dire une température moyenne de 8,5° pour la contrée de la Suisse occupée par les cinq sixièmes de la population totale.

Moyenne des extrêmes.— Mois le plus froid sur le Plateau : janvier, 1° à 2°. Mois le plus chaud sur le Plateau : juillet, 18° à 18,5°.

Différence des moyennes 20° C.

Ceci explique la salubrité du climat, les richesses de la faune et de la flore.

Les mille accidents du relief donnent aux climats la plus grande diversité.

Chaque vallée a le sien, suivant l'orientation des chaînes, si bien que la température annuelle décroît : ici de un degré par 165 m. de hauteur (vallées du Jura, par exemple), et là de un degré C. par 230 m. (vallées des Alpes ouvertes au fœhn). La limite des céréales est à 1100 m. environ pour le nord de la Suisse ; elle est à 2000 m. dans le Valais. Au midi du Mont Rose, la vigne se rencontre à 900 m. ; à St-Gall, les derniers plants sont à 520 m.

L'orientation des grandes chaînes (Jura, Alpes bernoises, glaronnaises, grisonnes), ainsi que celle d'autres soulèvements moins colossaux, ont créé chez nous des zones ensoleillées abritées contre les vents froids du nord. C'est là un facteur favorable que l'homme a utilisé en construisant ses grandes agglomérations sur le pan abrité par ces accidents du relief.

Transportons-nous en imagination sur le Léman, et face au haut lac, constatons :

Rive nord :

Ensoleillée ; abritée des vents du nord.

A 375 m. Villes. Population dense ; traces de la végétation du midi.

De 375 m. à 500 m. Vignoble, grands villages.

De 500 m. à 650 m. Vignoble, villages.

De 650 m. à 900 m. Prairies, villages.

De 900 m. à 1000 m. Prairies cultivées. Villages.

Rive sud :

Peu ensoleillée ; ouverte aux vents du nord.

Rares villages.

Forêts de châtaigniers.

Forêts de hêtres.

Forêts de hêtres et sapins.

Pâturages ; groupes de maisons.

Un croquis colorié (coupe du haut lac et voisinage), avec l'emploi de signes conventionnels fera comprendre à nos écoliers l'influence climatérique de l'orientation des chaînes de montagnes. Mêmes remarques pour le pied du Jura, vallées longitudinales, etc.

Les vallées alpestres méridionales (Tessin, Grisons) sont des oasis, grâce à leur situation presque totalement abritée des vents froids et secs du nord et du nord-est (Moyenne de janvier à Lugano 1,3° ; de juillet 21,5° : moyenne annuelle : 11,4° supérieure à celle de la plaine du Pô.)

L'homme modifie les conditions climatériques des contrées qu'il habite ; il reconstitue la forêt, et assainit les bas fonds marécageux et froids (stagnation des couches d'air qui se refroidissent par la réfraction de la chaleur). Un cas typique :

Brévine, 1040 m., température moyenne de janvier — 4° C.

Chaumont, 1125 m., température moyenne de janvier — 2,3° C.

L'homme isolé est un roseau pensant. La collaboration de tous (communes, cantons, Confédération) est l'élément puissant de la *géographie humaine*.

(A suivre.)

CH. LUGEON.

PAPETERIE PAYOT

15, RUE SAINT-FRANÇOIS

Quelques articles utiles au personnel enseignant

Accessoires pour tableaux noirs : compas, craie blanche et de couleurs, équerres, frottoirs, rapporteurs, règles, etc.

Agendas.

Albums à dessin.

Ardoises.

Articles Fröbel.

Blocs à dessin et pour l'aquarelle.

Blocs magiques « Printador ».

Bloc-notes.

Blocs de papier à lettre.

Boîtes de couleurs pour l'aquarelle.

Boîtes de crayons de couleurs.

Boîtes de papier à lettre.

Cahiers bleus, toile cirée et divers.

Cahiers et carnets à anneaux.

Canifs et grattoirs.

Cannes pour cartes de géographie.

Carnets divers.

Cartes de visite imprimées et en taille-douce.

Cartons blancs.

Cartons de couleurs.

Colles liquides et en pâte.

Compas et rapporteurs.

Couleurs Bourgeois, tubes et godets pour l'aquarelle.

Couleurs « Ecoline ».

Crayons ordinaires, à dessin et crayons de couleurs.

Découpages pour enfants.

Echelles de réduction.

Encres à dessiner, de Chine et indélébiles.
» diverses à écrire.

Encriers divers.

Équerres, pistolets, tés à dessin.

Essuie-plumes.

Etiquettes diverses.

Feuilles de comptabilité américaine.

Fixateurs.

Fusains, estompes et fixatifs.

Globes terrestres.

Gommes diverses.

Jeux éducatifs.

Machines à tailler les crayons.

Pantographes.

Papier à lettre et enveloppes.

Papier-ardoise.

Papier à calquer, en feuilles et en rouleaux.

» à décalquer.

» à dessin blanc et couleurs.

» buvard.

» gommé en feuilles et en rouleaux.

» pour aquarelle.

» pour couvrir les livres.

Pinceaux et godets.

Planches à dessin.

Plumes à réservoir.

Plumes et porte-plume.

Plumiers en toile et en cuir ; boîtes d'école

Portefeuilles à dessin.

Porte-mines.

Porte-planche à dessin.

Punaises.

Rapporteurs.

Règles à calcul.

Règles diverses.

Serviettes d'école.

Sous-mains.

Taille-crayons.

Tire-lignes.

Toile gommée en rouleaux.

Ecole d'études sociales pour femmes, Genève

subventionnée par la Confédération.

Semestre d'hiver : 24 octobre 1932 au 25 mars 1933

Culture féminine générale : Cours de Sciences économiques, juridiques et sociales.

Préparation aux carrières d'activités sociales : (protection de l'enfance, direction d'établissements hospitaliers), de secrétaires, bibliothécaires, libraires.

Cours d'infirmières-visiteuses, en collaboration avec la Croix-Rouge.

Écoles de "Laborantines".

Le Foyer de l'Ecole où se donnent les **cours de ménage** : cuisine, coupe, etc., reçoit des étudiantes de l'Ecole et des élèves ménagères comme pensionnaires. Programme 50 cts et renseignements par le secrétariat, **rue Charles Bonnet, 6.**

L'Ecole Suisse de Domodossola

met au concours la place d'instituteur

pour le 1er novembre 1932. Les années passées à Domodossola comp-
tent pour la retraite. Les inscriptions sont à adresser à M. Giddey,
Chef du Bureau des douanes suisses à Domodossola. Pour tous ren-
seignements s'adresser à M. Jaccard, chef de Service de l'Ensei-
gnement primaire à Lausanne.



LA RÉPUTATION DES

IMPRIMERIES REUNIES S.A.

Avenue de la Gare, 23

Lausanne

est due à la grande rapi-
dité et aux soins qu'elles
apportent à l'exécution des
travaux qui leur sont confiés.

PUBLICITAS S.A.
RUE PICHARD, 13 LAUSANNE



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

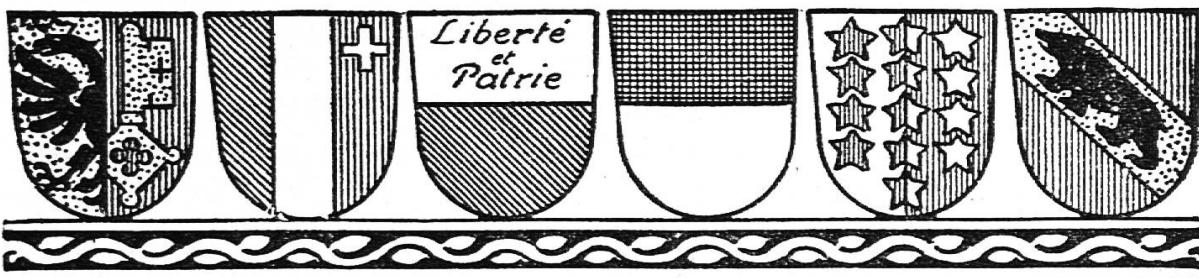
RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET ALBERT ROCHAT
1, Ch. de l'Escalade, Genève Cully

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
J. MERTENAT, Delémont H. BAUMARD, Genthod.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10, Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Éducateur* : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S A., Lausanne, et à ses succursales.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

VIES DONNÉES... VIES RETROUVÉES

Les Diaconesses de St-Loup.

par

J. DE MESTRAL COMBREMONT

Un volume in-16 broché, de 160 pages, orné d'un hors-texte en couleurs en frontispice et de 6 illustrations hors texte en noir, broché.	Fr. 3.—
relié.	» 5.—

L'auteur des belles biographies de Joséphine Butler, d'Oberlin, de Vinet retrace dans ce volume l'histoire mouvementée tour à tour pittoresque, touchante ou dramatique de cet établissement si cher à bon droit aux cœurs suisses romands. L'énumération de quelques chapitres donnera une idée de ce captivant travail divisé en trois parties : Autrefois, Hier, Aujourd'hui.

Un peu d'histoire. — Au bon vieux temps. — Louis Germond. — Bourrasque. — Les enfants. — Sœur Esther Morier. — L'Hôpital cantonal. — Danger du nombre. — Une tragédie. — La vocation. — Mariages de sœurs. — Les novices. — Dernier chapitre en forme d'épilogue.

Des illustrations documentaires marquent l'admirable développement de cette institution charitable et un hors-texte en couleurs reproduit une aquarelle du peintre neuchâtelois P. Bouvier. Elle évoque tout le charme de ce verdo�ant plateau de Saint-Loup, paisible asile au milieu des buis où s'ouvrent au printemps les fraîches hépatiques et les anémones pulsatiles.

Ce petit ouvrage marque les 75 ans d'existence de l'institution des diaconesses de Saint-Loup et intéressera à plus d'un titre tous les lecteurs du pays romand.